

En Ukraine, une guerre de tranchées au temps des drones



Un groupe d'infanterie ukrainien, dans la forêt de Serebryansky, une trentaine de kilomètres au nord de Kramatorsk, en novembre 2024.

Kostiantyn Liberov/Libkos/Getty Images

La guerre dans l'est de l'Ukraine mêle bataille de tranchées et haute technologie. Les combats y sont impitoyables, et les soldats, de tous âges.

Pokrovsk et Kramatorsk (Ukraine)

De notre envoyé spécial

Creuser, encore et encore, s'enterrer dans cette lourde terre. Le faire vite, le faire bien, ne pas attendre, disparaître, se protéger, observer, attendre, encore et encore, à Pokrovsk, là où l'effort russe est le plus important sur le front de l'est. Là où cette grande ville, dit-on depuis des

semaines, est sur le point de tomber. Entendre des obus, des mortiers, des grenades tomber près de sa position, sur sa position, s'aplatir, se retrancher dans les excavations, dans le trou, sous les monceaux de la terre retournée, les branchages et les rondins, les filets de camouflage. Trembler, attendre encore, espérer en sortir indemne, une nouvelle fois. Et ouvrir le feu, un peu, beaucoup, comme des fous. Igor, le nom qu'il se donne dans sa tranchée de Pokrovsk, fantassin de la 68^e brigade, équipé comme le héros d'un jeu vidéo, raconte : « *Deux Russes ont surgi devant notre position, ils se sont arrêtés sans nous voir, nous étions trois, nous avons vidé nos chargeurs, nos balles les ont découpés.* » Et d'ajouter, en relevant la tête : « *Un souvenir inoubliable.* »

Tuer, se cacher, puis se relever, déblayer la tranchée, nettoyer son AK-74, appeler à l'aide, tomber dans les bras de l'autre qui a survécu, et attendre. Dormir, aussi, toutes les deux heures dans le bunker taillé dans les entrailles de la plaine, du champ, de la forêt. Vivre dans la boue qui vous colle après la pluie ou la neige fondue, dans la terre glacée qui vous blesse de ses épines lacérées lorsque la température chute sous les 0°C, les -10, les -20, les -30°C. Et s'étendre près des copains – « frères » disent-ils – le temps d'une pause, et attendre, encore. « *Installer nos défenses, le point d'observation, les boyaux, le point pour la mitrailleuse, attendre : attendre, rien de plus dur* », dit Yvan, 35 ans, lieutenant de la 68^e.

Ces soldats sont aussi terrés sous les immeubles, cachés dans des appartements opaques des résidences soviétiques, toujours debout : de là, ils observent sur un écran les images retransmises par les drones, conduisent des actions, font tonner les batteries, célèbrent les victoires et pleurent les revers dans le fracas continu des obus qui partent de leurs positions ou qui tombent sur leurs positions.

Ces salves puissantes, ces explosions sourdes sont la marque du front, son hymne glaçant. Il faut s'y habituer, ne plus faire attention sans quoi, il finit par vous détruire. « *Seuls les fous n'ont pas peur à Pokrovsk* », lâche le Joker, l'un des héros de la 68^e. Engagé de la première heure, il

collectionne les faits d'armes comme d'autres, les timbres-poste. « *Encerclé par les Russes, raconte l'un de ses camarades, il a su franchir leur ligne et revenir dans la nôtre.* »

La vie de ces soldats, sous la terre ou dans la pierre, est une ronde tragique où tout se répète : sept jours à tenir la position, sept jours au repos, à quelques kilomètres en amont, dans des maisons vides, des datchas du début du siècle dernier chauffées au poêle à bois. « *En repos, on dort quarante-huit heures. Puis, on s'entraîne* », explique le Joker. À quoi ? À creuser pour se défendre, tirer pour tuer, secourir pour sauver.

La guerre dans le Donbass est celle des poilus de 1914-1918, celle des tranchées des hommes de Verdun, de la Somme et de la Champagne, sous un ciel bas, gris et blanc, sans soleil et sans lumière. On y retrouve les mêmes paysages, les mêmes histoires, les mêmes drames, sept ans après le centenaire de la fin de la der des ders. Mais au temps des drones, de la surveillance et de la haute technologie. *Le Feu* de Barbusse dans le monde d'Orwell.

Tenir Pokrovsk, tenir ses hommes, tenir sa position, c'est dur, de plus en plus dur. Les Russes poussent, frappent, lancent des dizaines d'attaques chaque jour depuis des mois. Face à ce rouleau compresseur, les Ukrainiens manquent d'hommes. Il y a urgence à en trouver, disent-ils. Alors Kiev mobilise à tour de bras les plus de 25 ans, n'hésitant pas à en réquisitionner dans la rue, comme Liakh, 26 ans, de la 155^e brigade, assis sur son lit de camp quelques heures avant de rejoindre, dans la nuit, sa pièce d'artillerie : « *J'attendais ma petite amie un samedi soir, une voiture de police s'est arrêtée, m'a demandé mes papiers, m'a conduit au point de mobilisation. Après une incorporation de trente-cinq jours, j'ai été envoyé au front.* » C'était en juin, au siècle dernier dans son esprit.

Le même sort est réservé aux hommes de plus 40 ans, de plus de 50 ans, et au-delà même. « *Le plus âgé a 61 ans. Un bon soldat* », assure le lieutenant Yvan. Dans le temps de la guerre, écrivait Hérodote, les pères ensevelissent les fils. C'est encore plus vrai dans le Donbass où les pères et les fils combattent, s'enterrent et pour un grand nombre

d'entre eux, meurent. Ensemble.

Ces « mobilisés » ne sont pas les plus motivés. « *On fait avec*, dit le Joker, qui lui aussi, commence à être fatigué. *L'état d'esprit n'est plus le même qu'au début.* » Fatigué ? Il se reprend, assure qu'il ne l'est pas. Mais si on lui demande le nombre de tués parmi ses « frères » des premiers jours, il répond, à voix basse : « *La moitié !* » Sur le front de Kramatorsk, à environ 80 km au nord de Pokrovsk, les Russes poussent et avancent, aussi. Ils tentent d'encercler cette grande ville industrielle en deux mouvements enveloppants – l'effet tenaille – pour lui couper les axes logistiques. Face à eux, la 63^e brigade, barricadée dans la forêt de Serebryansky, dite la « forêt des miracles », à 30 km au nord de Kramatorsk.

Ici, les pins sont ravagés, les troncs calcinés, une forêt de cure-dents balayés par les bombes incendiaires de l'armée russe. Leurs drones ne cessent de l'attaquer, l'artillerie ukrainienne – de facture soviétique – de répliquer, les hommes de se terrer, les blindés d'ouvrir le feu, les obus de tomber. Les déflagrations se suivent, se succèdent, se répètent et s'oublent. Déployée depuis le printemps 2023, la 63^e tient toujours cette forêt où s'élève la ville de Lyman, un verrou stratégique qui protège Kramatorsk et Sloviansk. Conquise par les Russes en mai 2022, reprise par les Ukrainiens cinq mois plus tard, Lyman est aujourd'hui une ville fantôme, trouée et éventrée.

Dans ses tripes profondes se trouve un hôpital de campagne où l'on stabilise les blessés des premières lignes avant de les évacuer vers des établissements mieux équipés. C'est peut-être le dernier lieu de la ville où il y a encore de la vie. Un couloir occupé par des lits de camp, d'étagères où sont rangés pansements, vêtements et médicaments, donnant accès à des caves transformées en bloc opératoire, en salle de repos, en chambres rustiques pour le personnel. Une coursive de sous-marin dédiée à la chirurgie de guerre.

Allongé sur un lit, un homme sous perfusion, un autre, un pansement autour du cou, un troisième qui reprend ses esprits. Les principales blessures sont provoquées par les drones : éclats de grenades, d'obus

dans le corps, blessures au visage, sur les jambes, les bras, membres arrachés. «*Et des commotions cérébrales provoquées par le souffle des bombes, le blast*», ajoute Tanya, sergente à la 63^e, membre de l'équipe soignante. Peu de blessures par balles, en revanche.

«*Aujourd'hui, c'est calme, nous ne sommes intervenus qu'une dizaine de fois, loin de la centaine de blessés de certains jours*», se réjouit Volodymyr, l'un des quatre chirurgiens affectés à ce sous-sol confiné. Envoyé à Lyman au printemps 2023, ce médecin de 35 ans assure avoir soigné et sauvé des milliers de soldats. «*Cela nous rend heureux même si cela n'efface pas les vies perdues.*» Il a aussi soigné des Russes. Combien ? «*Une dizaine. Dans la forêt, ils sont nos ennemis et il faut les tuer. Dans ce sous-sol, ils sont blessés et il faut les sauver.*»

Tanya, elle, n'attend qu'une chose : être envoyée en première ligne. «*Mais ils ne veulent pas, je suis une femme*», déplore-t-elle. «*Ce qui nous manque le plus ? Des hommes, des hommes, des hommes*», répète trois fois le lieutenant Rostoslav, le porte-parole de la 63^e, 40 ans, engagé depuis 2022. Pas question, pour l'heure, de mobiliser les femmes et les jeunes gens de moins de 25 ans. «*Avant cet âge, on n'est pas un homme, explique-t-il. Voir un soldat se faire étriller, ce n'est déjà pas facile. Alors une femme !*»

Depuis l'été 2024, les forces russes poussent aussi violemment dans le sud de Kramatorsk. Face à eux, les soldats de la 5^e brigade. Ils résistent, reculent pour ne pas rompre, réinstallent leur défense, et pilonnent l'ennemi. «*Avant-hier, ils nous ont attaqués 40 fois, hier, 27 fois, aujourd'hui, ils sont déchaînés*», note le sous-lieutenant Ruben, de la 5^e. «*Les Russes, plus nombreux, disposent de plus de moyens et ils sont indifférents à la vie de leurs soldats*», regrette-t-il. La 5^e continue à se battre, elle utilise les moyens du bord pour pallier ses faiblesses.

Ainsi, cette unité de drones terrestres. Cachés dans une maison de la périphérie de Kramatorsk, trois hommes y vivent reclus, préparant les machines avant de les envoyer auprès des fantassins des «*trous*». Dans une salle transformée en garage, ils soudent, montent, installent le

matériel, ici, une mitrailleuse sur une plateforme, là, des mines antichars sur des drones kamikazes, en fumant cigarette sur cigarette, en écoutant du heavy metal à fond sur un magnéto, caressant les deux chats qui partagent leur vie. Ils sont sous les ordres du lieutenant Serge, 30 ans, engagé dès les premiers jours de la guerre. « Nos drones font des merveilles, assure-t-il. Ils sauvent des vies en apportant dans les postes de combats de la nourriture, des médicaments, de l'eau, des munitions. Et ils ramènent les blessés sous le feu ennemi, et ils tirent sur ceux qui s'approchent. »

Ce lieu et ses hommes sont des cibles prioritaires pour les drones russes. Malgré cette menace permanente, les soldats ukrainiens poursuivent leur travail, perfectionnent leurs machines en les rendant plus redoutables encore. Le lieutenant Serge n'en dira pas plus sur leurs innovations, sur l'usage de l'intelligence artificielle, sur les drones autonomes. Il en reconnaît l'usage contre les drones ennemis. « Les Russes avancent tout de même, c'est une boucherie : nous leur en tuons et blessons mille par mois, mais ils avancent. » Boucherie... Encore un mot de ceux de 14.

Laurent Larcher